

Gabinetto Scientifico Litterario G. P. Vieusseux. Firenze.

Studi 14: *Il Gruppo di Coppet e il viaggio. Liberalismo e conoscenza dell'Europa tra Sette e Ottocento*. Atti del VII Convegno di Coppet, Firenze, 6-9- marzo 2002; pag. 347 ff.

Doris Walser-Wilhelm

## L'Esthétique de l'Espace dans le Journal de voyage de Friederike Brun, geb. Münter

L'édition des *Bonstettiana* permet de découvrir un vaste réseau de correspondances autour de Charles-Victor de Bonstetten. Elle contient cependant également des extraits de journaux intimes rédigés par quelques-uns des correspondants. Le journal intime, son *monologue ou dialogue intérieur* et le *dialogue épistolaire à deux ou plusieurs voix* nous font revivre l'atmosphère de l'époque d'une manière quasi stéréophonique.

Nous avons exploité particulièrement l'un de ces journaux intimes, celui de la poétesse germano-danoise Friederike Brun née Münter, d'un an l'ainée de Madame de Staël, à laquelle la liait une amitié intime, mais aussi fragile. Les archives de Friederike Brun se trouvent dans la Kongelige Bibliotek et dans le Rigsarkiv à Copenhague. Quatorze volumes de son journal y sont conservés. Son journal se distingue par exemple de celui de la mère de Sismondi, qui fixe le monde et surtout les déplacements du fils vus depuis la maison tant aimée de Valchiusa. Le journal de Friederike Brun est exclusivement un journal de voyage, de ses voyages qui, pendant trente ans, de 1782 à 1810, l'ont menée en Russie, en Allemagne, en France, en Suisse et en Italie.

Plus tard, Friederike Brun a rédigé et publié de larges parties de son journal de voyage. On cite souvent ces livres de voyages épurés, publiés entre 1799 et 1833 et très riches en renseignements de toutes sortes. Mais la vraie mine d'or consiste dans le journal de voyage original, conservé dans ses archives. Il fait partie des bijoux de ce genre littéraire vers 1800. Louis Bobé l'a utilisé pour sa monographie *Frederikke Brun og hendes Kreds* (Friederike Brun et son cercle), parue en 1910. Depuis, on a rarement parcouru ces mines: les accès en sont dissimulés par une écriture difficile, toute en pointes, comparée par Bonstetten à «une chaîne de montagnes» («Berge, rätselhaft und in tausend Formen»), qui reflète une personnalité très volontaire et passionnée, et, ajoutons-le tout de suite, une personnalité pour laquelle sa vie sur terre était un chemin cathartique, un chemin de purification. «Seule la purification par la souffrance me rend digne du salut des anges-sœurs», dit-elle dans un de ses poèmes du premier voyage en Italie.<sup>1</sup>

Le journal de ses trois voyages en Italie entre 1795 et 1810 est d'une grande valeur pour nous. En tout, Friederike Brun séjourna cinq ans en Italie – à Rome, Albano, Naples, Florence et Pescia; lors de ses voyages d'aller et de retour, elle ne demeura pas moins de trois ans et demi en Suisse, surtout à Berne, à Genève et dans le Pays de Vaud, ici comme en Italie, en compagnie de ses enfants et souvent de Bonstetten.

<sup>1</sup> Friederike. Brun (FBr), *Gedichte*, Zürich 1795, p. 64.

Comment écrivait-elle son journal? Elle écrit chaque jour, sauf quand elle est souffrante ou malade; elle résume alors plusieurs jours. Mais autrement, elle note chaque jour qui elle a rencontré, ce qu'elle a vu, remarqué, ressenti. Elle n'écrit pas *pendant* le voyage comme Bonstetten, qui dessinait et prenait des notes même juché sur un âne. Mais elle écrit «aus der Erinnerung vom Tage», c'est-à-dire qu'elle couche sur le papier ce qu'elle a intériorisé d'un coup d'œil, ou, pour le dire avec plus de précision, elle ordonne par l'écriture le chaos formé par les impressions et les sentiments du jour. La mise par écrit est ici une façon sublime de lier magiquement les choses et les événements en leur donnant un nom. La mise par écrit représente pour Friederike Brun une nécessité existentielle, car, comme elle le confie dans une lettre à son éditeur Füssli, à Zurich: «Je pense librement et je ressens avec une force qui écrase mon être».<sup>2</sup> A cette force du sentiment correspond la lutte pour trouver le nom qui lie, une lutte menée d'une traite sur le papier, sans interruption, sans correction, avec une audace linguistique qui, du point de vue du style, se trouve sur une ligne qui mène de Klopstock à Hölderlin. Finalement, cette prose hardie du journal tend vers une eurythmie harmonieuse de forme poétique. De fait, une douzaine de pages à la fin du journal sont toujours réservées à des ébauches de poèmes, si bien que l'on peut souvent suivre le passage de la prose passionnée du journal à la forme métrique de l'ode, de l'élégie ou du *Lied*. Ce qui étonne au plus haut point le lecteur de ce journal, c'est l'incroyable précision avec laquelle Friederike Brun se souvient: elle est capable de se remémorer en détail des paysages entiers, comme avec une force magique; c'est le fruit de cette *Erinnerungsarbeit*, de ce travail de mémoire, de cet effort immense pour maîtriser par l'écriture le chaos intérieur. Ou bien, comme Friederike Brun l'exprime dans sa propre réflexion sur son écriture quotidienne: «Ce qui passe en glissant devant moi et que je n'accueille pas en moi, que je n'unis pas à moi, dont je ne me rends pas de compte, laisse dans mon âme un mouvement agité et confus, un bouillonnement fait de figures sans contours nets et d'images dépourvues de consistance, de lumière et d'ombre».<sup>3</sup>

Cette citation parle d'une polarité, d'une tension entre *union* et *distance*, entre *union* avec ce qui passe en glissant devant les yeux et *distance*, à savoir le fait de se rendre des comptes à soi-même de ce qui passe en glissant. Friederike Brun donne elle-même un nom à cette tension: «räsonniertes Gefühl» – sentiment raisonné, ou encore «durch den Verstand empfinden» – ressentir par la raison.<sup>4</sup> Par là, elle désigne une sorte de thérapie, une thérapie contre «la force de la sensibilité, immense et destructrice, qui écrase mon être». D'ordinaire, les thérapies sont issues d'écoles. D'où vient cette thérapie du «räsonniertes Gefühl»? De l'Allemagne de Kant et de Fichte? Un de ses amis allemands, le philosophe Karl Leonhard Reinhold, a conseillé à Friederike Brun lors de son premier voyage en Italie de savourer la nature autour d'elle plus par l'intermédiaire de son corps que par celui de son âme, pour préserver de la force destructrice de l'imagination les forces animales affaiblies. Il appelait cette thérapie «geistige

---

<sup>2</sup> F. Brun à Johann Heinrich Füssli, 2 février 1805. *Bonstettiana Correspondances* (=BST C.) t. IX, p. 864.

<sup>3</sup> F. Brun, *Episoden au! Reisen [...]* I, p. 248.

<sup>4</sup> *Ivi*, pp. 247-248.

*Enthaltsamkeit*», abstinence de l'esprit et de l'âme.<sup>5</sup> C'était un conseil singulier de la part d'un philosophe qui venait de passer du criticisme de Kant à la *Wissenschaftslehre* de Fichte. Friederike Brun essaya de suivre ce conseil d'abstinence: au lieu de tenir un journal intime de voyage, elle notait ses dépenses dans un cahier, afin de pouvoir en rendre des comptes à son mari, l'homme le plus riche de la Scandinavie. On peut sans peine s'imaginer l'échec de ce conseil qu'elle ne suivit pas au-delà des plaines du nord de l'Allemagne.

La délivrance ne vient qu'avec le deuxième voyage en Italie; mais où? à Genève, ce qui n'étonnera personne, dans cette Mecque de l'histoire naturelle, à laquelle Friederike Brun se sentait liée dès sa jeunesse par la *Contemplation de la Nature* de Charles Bonnet. Le journal de l'hiver 1801-1802 passé à Genève est entièrement conservé et publié intégralement dans le tome IX des *Bonstettiana*. Ce journal permet de prendre connaissance du climat intellectuel très stimulant de cette ville, encore et surtout durant cette période de l'annexion à la France. Ce sont les frères Charles et Marc-Auguste Pictet, les Butini, les Odier, Prevost, Huber, Volta qui est de passage, en compagnie de qui Friederike Brun «apprend, ce que l'on apprend à merveille ici: »ressentir par l'esprit et l'âme», comme elle dit. C'est à Louis Jurine qu'elle se plaint de l'apathie qu'on lui avait conseillée en Allemagne, et c'est Louis Jurine qui l'en libère: «Ne vous y trompez pas!» écrit-il. «Tout ce qui est contrainte, vous nuit; tout ce qui est développement de votre être moral, vous fait du bien. Votre âme est avide de connaissances, votre imagination d'images douces, pures et tendres! Abandonnez-vous-y sans crainte: nourrissez votre esprit, pour que l'imagination ne devienne pas prédominante: voilà, la seule règle que je vous donne. Le tems que vous donnerez aux études, sera dérobé aux soucis. [ ... ] Les efforts de l'âme soutiennent plus souvent le corps, qu'ils ne le détruisent».<sup>6</sup>

Le journal de cet hiver genevois reflète en miroir le progrès vertigineux de l'histoire naturelle et des sciences appliquées telles qu'elles apparaissent dans ce grand miroir qu'est la «Bibliothèque Britannique». Le journal de cet hiver est celui d'une femme intelligente, vraiment avide de connaissances en minéralogie, cristallographie, géologie, galvanisme, agronomie, botanique et économie. «A Genève, je cherchais plus à apprendre qu'à écrire», dit-elle.<sup>7</sup>

Ce qu'elle a appris se répercute sur son écriture. Dans son journal le séjour hivernal à Genève est suivi du printemps et de l'été 1802 à Cour sous Lausanne, dans le voisinage immédiat des Huber-Lullin, avec Rosalie de Constant, Mme de Charrière de Bavois et Mme Cazenove d'Arlens, et surtout des nombreux voyages avec Bonstetten autour du Léman et dans le Valais. Et c'est ici, dans les descriptions d'excursions et de paysages, que l'on trouve les plus belles pages de la plume de Friederike Brun. C'est vers ces pages que nous nous tournons à présent, en nous posant la question suivante: quel est l'effet esthétique produit par ce «*räsonniertes Gefühl*», ce sentiment raisonné, sur l'aperception et la représentation du paysage sublime du Léman, situé entre le Haut-Jura et les Alpes savoyardes et valaisannes?

---

<sup>5</sup> Karl Leonhard Reinhold à Friederike Brun, 24 mai 1796. (BST C. t. VII, pp. 333-334).

<sup>6</sup> F. Brun, *Episoden auf Reisen [...]*, I, p.247.

<sup>7</sup> Ivi, p. 248.

Nous devons être conscients du fait que ce paysage représente pour toute personne dont l'œil est habitué à la plaine une immense provocation de l'aperception, et cela surtout pour une personne qui possède la sensibilité et la haute tension psychique de Friederike Brun, qui a grandi dans le Sjaelland danois. Dans l'aperception et la représentation de ce paysage alpin, telle qu'elle apparaît dans le journal, je distingue cinq dimensions ou paramètres. 1° les vues en perspective; 2° le panorama; 3 ° la construction géognostique; 4° la prise de possession du paysage par les hommes; et, finalement, 5° la topographie de l'amitié. Je vais illustrer chacun de ces paramètres par des exemples, mais je suis malheureusement obligée de me limiter à quelques allusions.

1) Commençons par les *vues en perspective*. Ce terme apparaît très souvent dans le journal, dans sa signification étymologique: *per-spicio*, regarder à travers; regarder attentivement, examiner soigneusement; pénétrer, en allemand: «*etwas durch-schauen*»; finalement: apercevoir, en allemand: «*wahrnehmen*», c'est-à-dire saisir quelque chose dans sa vérité, en saisir la nature véritable. L'œil de Friederike Brun est fasciné et attiré par des ouvertures prononcées dans le paysage, surtout par l'ouverture entre les flancs élevés et abrupts des Alpes, comme l'ouverture du Valais, vue de La Côte du Pays de Vaud ou de Meillerie. Tout à coup la vue s'ouvre, elle passe entre les piliers terrestres dans les lointains, et ce lointain devient la rayonnante Terre promise. Le regard à travers de telles ouvertures devient un regard chargé de pressentiment, un regard prophétique.<sup>8</sup> La vue perspective s'enrichit d'une dimension religieuse transcendante, à la

---

<sup>8</sup> BST C. t. IX, p. 193, journal de Friederike Brun, 3 mai 1802: «links überblicken wir nah die romantische Bergenge von St Maurice – u[nd] Prachtvolle Perspektiven oefnen sich von Zeit zu Zeit (wie in Ahndenden Seelen der Prophetische Blick)».

contemplation de laquelle Friederike Brun s'abandonne.<sup>9</sup> La perspective devient par transcendance une prospective, un regard dans l'avenir,<sup>10</sup> et elle mesure en même temps l'espace du firmament au fond du Léman, dont de Saussure ne put sonder la profondeur à l'aide de son fil à plomb.<sup>11</sup>

2) Passons au deuxième paramètre, le *panorama*. Le terme le plus souvent utilisé dans ce sens dans le journal est «amphithéâtre». Le paysage comme amphithéâtre – il ne s'agit là pas simplement d'un topos. Les panoramas que Friederike Brun ébauche dans son journal avec une grande force de suggestion rassemblent en une grande unité le Jura, La Côte du Pays de Vaud avec ses villages, la couronne des hautes montagnes jusqu'au Valais, du Valais au Mont-Blanc en passant par les Alpes savoyardes, et jusqu'au Salève; tout ce paysage devient une *oikouménè* qui s'ouvre sur son centre, sur le lac – on est presque tenté de penser au grand poème de Hölderlin, l'*Archipelagus*, composé à peu

---

<sup>9</sup> *Ivi.*, p. 194, 3 mai 1802: «der Abend war schön wie Ahndung der Zukunft – holde Alpenblumen umdufteten mich u[nd] durchblühten den dichten Rasen – die holde Poligala – die man in jedem Exemplar zum erstenmahl zu sehen glaubt steckte schüchtern ihr buntes Köpfchen wie aus einem walde hervor – die anmuthige Bergconvallaria hieng grünlich weis – im Schatten ihrer Blätter – die Phantastischen Gestalten der orchis Muscata – Täuschten uns mit glühenden Himmel farben – unter uns verdämmerte das süße Thal – alle die üppigen Haine – von mächtigen Wallnuß-Kirschen-Bäumen – verschmolzen in braune Maßen – die hohen Alpen glänzten Golden – Phantastische Nebel streifen zogen über der Rhone - u[nd] den Gletscher bächen hin – die Hoch gebirge glänzten durch Purpurne Wolken – über der Ferne des Lemanns weilte das Abendroth wie in Seiner Heimath – wir ritten langsam hinab – die Lage des Wirthshauses ist so einladend als die Bewirthung vortreflich – aus den Zimmern sieht man an die Grenzgebirge hinan – von den Söllern über das Thal hinab – hier weilten wir lang – u[nd] genoßen alle Wonne der entzückendsten Frühlingsnacht – die Sterne entglommen mit feücht strahlendem Glanz in einer Fülle das unermeßliche durchstrahlend das[s] mir war ich habe nie zuvor den Sternen himmel angebetet – das Funkeln der Sterne über den Hohen Nacht gestalten ungeheürer Gebirge entzückte immer mein Herz. das unendliche wird dann herrschend! statt das[s] bei tage diese hohen Erd pfeiler die Seele feßeln - Nie werd' ich den an sich unvergeßlichen durchblick zwischen diesen hohen Profil bergen durch – bis hin über den See vergeßen – aber als nun der Neümond wie eine Goldne Lampe weit über dem See gerade zwischen den mächtigen Pfeilern die vergißmein nicht blaue Kuppel des Ethers hinab schwebte – da Erschienen mir diese Säulen – u[nd] der wölbende Himmel als ein Heiligthum des Herrn - u[nd] alle rauschenden Gewäßer waren Weih quellen – reiner heiliger als je ein Priester Sie weihte! ulnd] die Nachtigallen die Hym[n]en singende Priesterinnen des Tempels!».

<sup>10</sup> *Ivi.*, p. 239, 5 juin 1802: «Südlich zur Linken mir gegenüber steigen die blauen Profile der Felsen von Meillerie St Gingoulphe Klippen aus unergründlicher See tiefe ulnd] über jenen thront die gewaltige dent d'oeche über diesen die furchtbare roche maudites. da oefnet sich die ganze Szene von Wallis! man blickt Tief wie in die Zukunft, wo hohe Glanzgestalten der Urgebirge im Fern duft schweben».

<sup>11</sup> *Ivi.*, p. 189, 2 mai 1802: «Bonstletten] war von Evian gegangen – allein so nah bleibt der Fußsteig dem See schwebt so mahlerisch geworfen zwischen der unerreichbaren doch immer sanft umgrünnten Felswand jäh – u[nd] dem unergründlichen Abgrund des Sees (wo Pictets u[nd] Saussures Senckblei vergebens kundschafftete) das wir uns unser gegenseitiges Entzücken oft zurufen – immer beinah zuwinken konnten».

près à la même époque. Deux caractéristiques de ces panoramas sont remarquables. En premier lieu, Friederike Brun retient avec une précision étonnante des détails de la structure même du paysage, détails présents à sa mémoire précisément au moment de l'écriture. En second lieu, on ne peut pas ne pas remarquer *l'eurythmie* de ces panoramas. La suite des images dans un panorama ne se limite en effet pas pour Friederike Brun à une expérience visuelle, à une simple «galerie d'images». <sup>12</sup> La poétesse vit cette succession comme «ein eurythmischer Kranz», une couronne eurythmique, comme une gracieuse danse des Heures; <sup>13</sup> pour elle, les Heures sont les déesses protectrices de l'ordre et de la régularité de la suite des temps, c'est-à-dire de l'eurythmie. – N'oublions pas qu'Adélaïde- Ida, une des filles de Friederike Brun, accompagne sa mère pendant ce voyage; par son art des attitudes et des pantomimes eurythmiques, cette jeune fille sut enthousiasmer la bonne société de Genève et de Rome, et même l'aimable François Huber-Lullin, quoiqu'il fût aveugle. <sup>14</sup>

3) La *construction géognostique du paysage*, en troisième lieu, que Friederike Brun évoque si souvent dans son journal, reflète très directement ce qu'elle a appris à Genève, surtout chez Louis Jurine, qui lui avait fait une démonstration de l'histoire naturelle à l'aide de son globe. Ce paramètre est particulièrement sensible dans la description d'une excursion qu'elle fit avec Bonstetten sur le sommet le plus élevé du Jura, la Dôle. A chaque tournant du chemin, à chaque nouveau point de vue, la perspective se dirige sur le Mont-Blanc qui s'élève, blanc comme lys, dans l'éther bleu-rouge et «toute l'échelle de la formation géo-gnostique du globe s'abaisse de son corps immense et porteur du ciel jusque dans le monde primordial du granit cristallin, passant par-dessus le calcaire primaire, l'ardoise, puis le calcaire secondaire, et la brèche et le grès jusqu'au fond du Léman». Et Friederike Brun poursuit: «Le tout, de chaotique qu'il était, prend une forme ordonnée et devient une pensée aussi claire que la lumière, et, avec humilité, on ose embrasser la pensée du Créateur et suivre l'indication de son doigt dans le livre ouvert de la création». <sup>15</sup>

4) Lorsqu'elle décrit un paysage, Friederike Brun joint souvent à ses remarques des observations sur la *prise de possession du paysage par les hommes*, ce qui constitue

---

<sup>12</sup> *Ivi*, p. 252, 9 juin 1802: «wir goutirten auf Mont rion dem Rebhügel der unmittelbar hinter meiner Wohnung sich hebt u[nd] auf der Mittagseite Reben jen [= gegen] Norden einen Tiefschattenden Hain trägt – die Au[ss]icht ist ganz künstlerisch in verschieden große Gemählde Episodisch getheilt».

<sup>13</sup> *Ivi*, pp. 257-259, 17 juin 1802: «ich genoß der Morgenlandschaft aus dem westlichen Cabinet (den[n] die Reihe der Zimmer im oberen Stock des Hauses macht eine Gemählde Gallerie, einen lieblichen Tanz der Horen vom Osten durch Süden nach Westen durch Bern, Fribourg, Sanen, Wallis, Savoiem, Genf nach Frankreieh aus)».

<sup>14</sup> *Ivi*, pp. 237-238, 3 juin 1802: «Ida u[nd] Hübers die Geliebten feierten meinen Geburtstag Auch Carli ulnd] Vautravers kamen von Valeyres - Ida war mehr Engel, Grazie, u[nd] Muse wie je Sie sang u[nd] Schwebte mit unausprechlicher Anmuth – der geliebte Blinde horchte den Bewegungen ulnd] Tönen, u[nd] sieht dan himmlische Gestalten – u[nd] sagt 'Er glaube Ida hold wie Seine Geistigen Phantasien[']».

<sup>15</sup> *Ivi*, p. 294, 2 août 1802.

notre quatrième paramètre. De telles observations révèlent l'intérêt marqué que Friederike Brun porte aux questions sociales et politiques. Comme preuve de cet intérêt, on peut citer la grande collecte qu'elle avait organisée deux ans plus tôt au Danemark en faveur des orphelins suisses qui avaient perdu leurs parents dans le combat contre l'envahisseur français.<sup>16</sup> Aussi, dans son journal, laisse-t-elle libre cours à sa colère contre les troupes françaises qui après avoir pillé et violenté le Valais, passent à côté d'elle, repues, pour secourir les Bernois contre les insurgés vaudois, qui crient «brûlez les papiers» (Bourla Papey) et qui pilonnent les archives.<sup>17</sup> Le caractère national du peuple dans la région de Lausanne est l'ivrognerie, le visage des jeunes hommes respire l'insolence, leur seul plaisir est la destruction.<sup>18</sup> Cependant, l'agriculture nourrit la population, les usines reprennent leur travail. Mais sur la côte savoyarde, c'est une foule de mendiants pâles que Friederike Brun rencontre à Meillerie, de gens qui ne savent pas tirer parti des richesses du pays, le bois et les pierres, alors qu'ils pourraient les exporter à Genève et dans le Pays de Vaud, si peuplé.<sup>19</sup>

---

<sup>16</sup> BST C. t. VIII, pp. 485-491.

<sup>17</sup> BST C. t. IX, p. 192, journal de Friederike Brun, 2 mai 1802: «ich habe mich ärgern mögen unterwegs! wir sind Schaaren von französischen Truppen begegnet – Sie eilen der Kraftlosen Bernerregierung zu Hülfe um den Bauernaufuhr zu dämpfen – es ist unglaublich wie rund – wie gemästet wie gras-mafflu et rébondi Sie aussehen! Mann glaubt nicht franzosen man glaubt niederländer in diesen voll gesognen Blutigeln zu sehn wenn nicht die insolente mine wäre!».

<sup>18</sup> *Ivi*, p. 287, 13 juillet 1802: «Der Nationalcharackther des Volks – um Lausanne u[nd] in *Lausanne* scheint mir höchst sonderbar – Trunk ist das Hauptlaster des Landvolks u[nd] umfaßt alle andern – allein nichts ist abscheülicher als die Jugend – die Pollisons von ouchi Lausanne et[c] – Frechheit redet aus Ihren Minen – Zerstörung ist ihr vergnügen – kein Garten pavillion keine Bank – keine Alliage - ja nicht Mauer u[nd] Riegeln sind vor diesem boshafte[n] Übermuth sicher – man bricht raubt – zerstört täglich an meinem Pavillion – u[nd] diese Mühe ist Ihnen leicht! [ .. ] der Akkerbau erhält das Land – die Fabriken leben wieder auf – allein die Seele ist gewichen – die Gleichgültigkeit gegen das Gemein beste der Egoismus sind aufs äußerste – jeder sorgt für sich – aber welcher Gott für alle?».

<sup>19</sup> *Ivi*, p. 265, 24 juin 1802: «So wie man an Meillerie landet umdrängt ein Gewimmel ärmlicher, bleicher übel gebildeter einheimischer Kinder Weiber u[nd] Greise den Reisenden Betelnd – mit dem Ausdruck der Fenéantise des Gedankenlosen Müßigangs der jeden Anlas ergreift zu gaffen – es ist eine wahre Qual – man kann sich nicht regen der enge Raum zwischen Fels ulnd] See ist gänzlich eingenommen ulnd] willst Du Dich auf die nahen Felsterraßen oder ans schmale Kieselufer hinter dem Dorf retten so folgt dir der ganze Schwarm – Sie sind sehr arm u[nd] außer Fischen findet man nichts – mit Mühe fanden wir Milch – (nous n'avons que l'Eau des Bois et les pierres sagte mir ein Greis) allein bei einer guten Regierung wäre dies fischreiche Ufer, diese wald bedeckten berge, u[nd] der unerschöpfliche Steinbruch – bei dem bequemen Transport – denn Holz u[nd] Stein fällt Ihnen so zu sagen vom Gebirg in die Schiffe – u[nd] dem Bedürfniß des Volkswimmelnden Pays de vauds u[nd] Genfs reiche Nahrungsquellen – allein dies volk war immer vernachlässigt u[nd] gedrückt – u[nd] ist nun beides doppelt unter der väterlichen Regierung Frankreichs! dies bekannte uns ein redlicher französischer Zolleinnehmer (den[n] die Contre bande jagd treibt Bonaparte mit großem Eifer) der mitleidig von dem Elend dem Druck unter dem dies gute Volk lebte redete u[nd] von Ihrem gänzlichen Mangel an Industrie und Wirtschaftlichkeit».

5) C'est vers la *topographie de l'amitié*, pour finir, que s'orientent les sentiments les plus intimes de Friederike Brun. Les lieux de l'amitié sont les lieux saints fixes dans l'espace entre le Jura et les Alpes. Il y a le Lancy qu'habitent les Pictet-de Rochemont, chers à Friederike.<sup>20</sup> Il y a aussi le «Huber House» à Cour sous Lausanne, «ce cher petit cabinet sous les vignes et les fleurs».<sup>21</sup>

Huber, l'entomologiste, lui et sa femme chérie, une petite magicienne, lui, l'aveugle, au clavecin, improvisant, avec la voix d'un rhapsode, sur les lèvres la douceur des bustes d'Homère, dans les yeux aveugles l'ivresse d'un Bacchus terrestre. «Moi et Ida – Ida et moi, aimant et aimées par cette famille exceptionnelle, nous étions là comme au ciel»<sup>22</sup>. Et puis là-bas, au-delà de la gorge terrible de l'Orbe, il y a la grotte de Montcherand, la grotte dans laquelle Bonstetten a amené tous ses amis les plus chers et dans laquelle il retournera encore à un âge avancé pour célébrer le cadeau céleste qu'est l'amitié.<sup>23</sup> –Et il y a encore ce quatrième endroit – mais au lieu de le citer dans notre langue prosaïque, laissons donc le journal de voyage de Friederike Brun nous y conduire, dans la nuit du 21 au 22 août 1802, et c'est par là que je conclus cet exposé:

La nuit était divine – les brumes tombaient dans tous les abîmes des Alpes le lac reflétait le ciel d'un bleu éthéré les astres luisaient faiblement seuls du rivage de petits vallons exhalaient de temps en temps de légers zéphyrus avec l'écho des cloches nous abordâmes à St-Prex où nous prîmes une lanterne cette lumière dans la petite barque augmenta l'obscurité autour de nous – le silence était si parfait que les étoiles du premier ordre formaient de petites colonnes tremblotantes brillantes d'un éclat doré – après

---

<sup>20</sup> *Ivi*, p. 180, 27 avril 1802: «Gestern Fahrt mit Pictet zu Pictets in Lancy - ach mit Ihnen möcht' ich leben – Sie sangen La vendetta u[nd] Athalie – diese Pictet rochemont ist ein Seelenweib – dem ersten Anblick eher Häslich als schön – u[nd] den[n] wenn Ihre Phisionomie sich aufschließt mit jeder Stunde schöner – wen[n] Sie singt eine Muse wenn Sie bescheiden redet eine hold duftende Nachviole – Ida Schwebte in Schulz Melodie u[nd] Pictets Seele schwebt Seinem kleinen Liebbling nach – wir fuhren bei Sternen licht heim – ach warum kan ich nicht Pictet Astronomie lesen horen – Jupiters hohes Funkeln nah am dunkeln Saturn – den glänzenden König des Aethers neben dem dämmernden Vater der Zeit!».

<sup>21</sup> *Ivi*, pp. 274-275, 9 juillet 1802: «Ich brachte den Abend bei meinen Hubers zu bei dem blinden voll inneres Lichts – ich mußte ihm vorspielen heute Lieder von Weise – Er hängt an unserer deütschen Musik – u[nd] ahndet den Reichthum unserer Sprache und Poesie zumal aus der Unmöglichkeit alle Rhy[th]mische – u[nd] Prosaische Lyrische Poesie zu übersetzen – u[nd] alles was Ahndung flüstert u[nd] Gefühl athmet - Abendroth u[nd] Mond waren entzückend - u[nd] das kleine liebe Kabinet unter Reben u[nd] Blumen war von Duft – Abendroth – Mondglanz u[nd] Freundschaft erfüllt – wie diese Hübers Bonstetten lieben».

<sup>22</sup> *Ivi*, p. 30, 20 septembre 1801: «Famille Hüber Sohn des Voltaire-ausschneiders u[nd] einzigen Menschen deüßen Witz Voltaire fürchtete – Bonnets Schüler u[nd] d[er] berühmte Bienenbeobachter – dieser Blinde beobachtet Bienen u[nd] Pflanzen mit Bonnets Beobachtungsgeist u[nd] Logick mit mehr Mutterwitz. Spielt Clavier wie ein Componist, singt wie ein Rapsode hat die Süßigkeit der Homersbüsten um die Lippen – u[nd] des Irdischen Bakchus Hohe Trunkenheit in den Augen die glühen ohne zu sehen».

<sup>23</sup> BST C. t. I, p. XI; BST C. t. VII, p. 399.



minuit, le cap de Rolle s'illumina comme un phare nocturne – le brasier rouge sombre devint plus intense – c'était le croissant de la lune décroissante qui se levait des brumes terrestres et lentement, comme un homme fourbu de fatigue, parcourut la voûte céleste – bientôt, la pâle colonne de braise creusa un sillon brillant dans la surface du lac et crût jusque dans la trace de notre barque qui glissait doucement – c'était une nuit magnifique, inoubliable – les chers compagnons du pôle, la Grande Ourse – Aigle, Lyre et Cygne – Andromède, Persée et Cassiopée et la brillante Capella, tous furent salués, et le splendide Pégase – ils faisaient rayonner des souvenirs et le désir de la patrie! Nous mourions de chaud dans notre petite barque qui ne possédait qu'un seul toit en lin ouvert de tous les côtés, à cause de la rosée – nous nous enfuîmes sur le pont et nous installâmes à la barre – alors, une écharpe aurore pâle s'enroula autour de l'horizon oriental et des sommets dentelés du Pays d'Enhaut – Ormont et le Valais se détachaient bleu-noirs sur la douce lumière – les montagnes du lac de Genève et des Alpes primordiales savoyardes parurent pareilles à des chœurs de fantômes à moitié visibles, à moitié dissimulés dans la senteur matinale - nous abordâmes vers les 4 heures à Coppet où les pêcheurs venaient de sortir pour la prise matinale et tout, autrement, dormait encore – j'allai au lit dans l'hospitalière maison Necker où le vieux et fidèle portier nous attendait – seulement, je ne dormis point, la lune et les étoiles et la gracieuse Aurore illuminaient mon sentiment intérieur.

Dimanche. Comme ils nous semblent étranges, des faits comme celui-ci: «je suis à Coppet»! Elle était tôt à côté de mon lit: elle, la Stael, au bon cœur, pleine d'esprit, si vive – il y a en elle un feu inextinguible – je crois que je ne suis pas une lève-tard – mais j'amène les voiles – de plus, elle a une constitution de fer et des nerfs d'acier [en allemand: Nerven von Stahl- jeu de mot avec le nom Staël] – du matin jusque tard dans la nuit elle œuvre, travaille et s'active – c'est une éternelle dépense de l'intelligence – elle ne parle que par éclairs ou apophtegmes de l'esprit – ce qui rend sa conversation attirante mais fatigante pour une âme allemande ressentant en silence comme moi.

On est tout à fait à son aise et libre dans cette maison – sans contrainte, et pourtant, on est servi avec beaucoup de sympathie – la Stael travaille à la parution d'un roman en 4 volumes<sup>24</sup> – elle corrige elle-même les épreuves et apporte toujours des modifications, pendant cela Constant *la taquinait*, les fils avaient une *leçon* et je la dérangeais.

Lundi. Aujourd'hui nous étions seuls. Alors, Necker est prodigieusement *gai* et *simple* et joyeux comme un enfant avec sa fille chérie et ses petits-enfants chéris par elle et avec elle. Mais il a une voix sourde et une circonférence colossale si bien que je ne peux pas le comprendre ni m'approcher de lui pour le comprendre [Friederike Brun est dure d'oreille] – nous nous faisons tous les signes muets de l'amour!.et nous le regrettons tous les deux et nous nous faisons tous les signes muets de l'amour!<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> Mme de Staël, *Delphine*, Paris, Genève 1802.

<sup>25</sup> BST C. t. IX, pp. 316-317, Journal de Friederike Brun, 21-22 août 1802.

Dieses digitale Dokument ist Teil des Projekts *Musarion*

Für weitere Informationen vgl. <https://musarion.ch/bonstetten/referate/>

**Veröffentlichungsdatum:**

22. Mai 2022

**Zitierformat:**

Es gelten die üblichen akademischen Regeln.